

taut élançé vers sa mère ; mais les forces lui ayant manqué, il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie. L'huissier, avec le secours des aides-de-camp du prince, qui l'avaient suivi, le releva et le porta dans le salon de service. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Les gens qui observent tout remarquèrent que, pendant cette triste solennité et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de tonnerre portèrent l'épouvante dans les esprits ; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, un semblable phénomène se reproduisit à Milan, le même jour, à la même heure.

Le lendemain, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison. Les personnes attachées au service de Leurs Majestés, que leurs occupations ne retenaient pas dans l'intérieur des appartements, s'étaient rassemblées dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix

ans leur souveraine. On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de madame Darberg, devenu sa dame d'honneur ; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait entièrement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables. Elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et franchit précipitamment le marchepied sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir ; les stores une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs, qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins devant celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'impératrice. Quant à Napoléon, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit tout son possible pour s'accoutumer à vivre seul ; mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine : il y serait allé lui-même, s'il l'eût osé.

(A CONTINUER.)



SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE.

(SUITE ET FIN. *)



III.

ARRIVÉS sur la terrasse, nous restâmes d'abord livrés pendant quelques instants à une contemplation silencieuse. A nos pieds s'étendait l'ancienne cité des Aztèques avec ses dômes, ses clochers innombrables, capricieusement éclairés par la lune. Tout près de nous, la cathédrale projetait sur l'immense Plaza Mayor la double et gigantesque silhouette de ses tours. Plus loin le Pariat

(1) élevait sa masse noire au milieu des espaces blanchis par les clartés nocturnes, comme un écueil sombre au milieu des flots éblouissants de la mer. Plus loin encore on reconnaissait l'élégante coupole de Santa-Teresa, les cinq dômes du couvent de San-Francisco, les clochers tuteurs entassement de créneaux, de coupoles de flèches colo-

riées, la campagne se devinait aux blanches vapeurs qui, s'élevant des lacs vers le ciel, s'amassaient autour de la ville comme pour lui former une lumineuse auréole.

Don Tadeo fut le premier à rompre le silence en m'adressant quelques questions sur l'affaire qu'il s'était chargé de conduire à bonne fin. Je m'empressai de lui répondre en me promettant de l'amener bientôt à me donner sur lui-même quelques révélations qui ne pouvaient manquer d'être curieuses ; mais le licencié était tombé dans une rêverie silencieuse, et je commençais à désespérer de le tirer de sa réserve quand le plus étrange hasard vint à mon secours. Ce fut le tintement d'une cloche lointaine qui s'éleva soudain, comme une plante mystérieuse, au milieu du profond silence de la nuit. A ce bruit, don Tadeo secoua brusquement la tête ; puis il cacha dans ses mains son visage, qui venait de se couvrir d'une mortelle pâleur ; enfin il me prit la main, et m'interrompant au milieu de l'exposé de mon affaire, il s'écria : N'entendez-vous pas cette cloche ?

—Oui, vraiment, répondis-je, et, si je ne me trompe, on sonne en ce moment la prière des agonisants au couvent des Bernardines.

—Au couvent des Bernardines ! répéta le licencié d'une voix singulièrement altérée. Au couvent des Bernardines dites-vous ?

—Assurément, je reconnais la direction du bruit, on ne peut s'y tromper.

—Eh bien ! rentrons de suite, croyez-moi. Ce bruit me fait mal.

(1) Vieil édifice où se tient un bazar qui a quelque analogie avec le marché du Temple à Paris.

* Voir les livraisons d'avril et mai dernier.